

## Préparation au séminaire d'été 2023

### Étude du séminaire XX de Jacques Lacan, *Encore*

Mardi 3 janvier 2023

Président-Discutant : Flavia Goian

Leçon 6 : Isabelle Masquerel

Ceci n'est pas un texte mais la reprise écrite des notes préparatoires à mon exposé oral ainsi qu'aux questions éventuelles suite à mon intervention.

La reprise structurale par Lacan, de la question de la jouissance est une trame possible pour aborder la leçon VI du séminaire *Encore*. C'est celle que je propose de suivre.

J'ai lu ce temps de reprise de la définition de la jouissance à laquelle Lacan consacre la majeure partie de cette leçon, comme un temps logique préalable à la poursuite du travail d'élaboration qu'il mène dans le séminaire *Encore* sur ce qu'il appelle lui-même dans cette leçon, « l'affaire du rapport sexuel » :

« C'est du côté des dames que ça pourrait s'éclairer, puisque justement il y a quelque chose là, qui ne se réunit pas. »

Du côté des dames, entendez, du côté de la logique du *pas-tout* qui permet d'emprunter une voie nouvelle, celle d'une logique du dire, déjà ouverte dans le séminaire ... *Ou pire* l'année précédente. « J'essaie encore et après d'autres » nous dit Lacan, qui espère ainsi « qu'il en sortira quelque chose qui ne soit pas tout à fait ce qui est sorti jusqu'à présent de la sexualité féminine. »

La logique du *pas-tout*, Lacan en donne dans cette leçon témoignage :

« Vous voyez ce que ça change de sens le *pas-tout*, quand je vous dis : nos collègues analystes sur la sexualité féminine elles nous disent *pas-tout*. »

« C'est même frappant, ajoute Lacan, parce qu'elles n'ont pas plus de raisons que les autres de ne pas en savoir un bout. »

Aussi pense-t-il, il doit y avoir à cela une raison plus interne. Et cette raison, est liée à la structure de l'appareil de la jouissance.

Les formules de la jouissance :

Lacan ouvre la séance par la proposition suivante :

« Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction à quoi, les dits besoins, peuvent faire défaut. »

Lacan s'est réveillé le matin même avec cette phrase qu'il a mise sur le papier et reproduite au tableau en ouverture du séminaire, pour que chacun puisse l'écrire. Lacan souligne ici d'emblée l'opposition des besoins, au sens le plus commun du terme, avec une autre satisfaction, celle qui se supporte du langage.

Lacan reprend donc d'assez loin son travail d'élaboration, en revenant sur la notion de *besoin*. « Cette notion dit-il, même si elle est d'un emploi commun n'est pas si facile à saisir ». Et c'est pourquoi Lacan propose de définir les besoins que de ce qui vient faire défaut à la satisfaction qui se supporte du langage.

Faire défaut : quelque chose de réel échappe, excède cette satisfaction qui se supporte du langage. Il n'y a pas là d'harmonie entre ces deux pôles hétérogènes, ça ne colle pas. Peut-on dire de quelle façon ça fonctionne exactement ? C'est un mystère, celui du corps parlant.

Cette autre satisfaction, c'est ce qui « se satisfait au niveau de l'Inconscient, et pour autant que quelque chose s'y dit ou ne s'y dit pas, s'il est bien vrai qu'il est structuré comme un langage ». Soit un dire à lire par exemple dans la parole du patient sur le divan.

On peut dire aussi me semble-t-il, que si tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par la satisfaction de la parole, cela laisse entendre que la jouissance corporelle qui excède la prise par le langage, n'est cependant pas sans référence au langage. Le corps de l'être parlant est-il jamais un pur organisme ? Que serait une satisfaction des besoins totalement en dehors de la prise par le langage ? Il est difficile ici, de ne pas se référer à l'élaboration ultérieure par Lacan du nœud borroméen et de la tripartition des jouissances.

(Je poursuis, avec une nouvelle citation) : « Je reprends là d'une certaine distance de ce à quoi je me réfère à savoir la jouissance dont dépend cette autre satisfaction celle qui se supporte du langage ».

C'est curieux, on aurait aussi pu prendre les choses à l'envers : une satisfaction de la parole dont dépend la jouissance. Il y a ici une sorte de basculement, de vacillation dans l'énonciation de Lacan qui témoigne à mon sens, du travail d'élaboration en train de se poursuivre pendant cette séance. Ainsi, un peu après, Lacan va donner dans une autre indication : il y a un appareillage. La jouissance est appareillée au langage. On peut imaginer le montage d'un appareil qui ferait en quelque sorte moyen entre jouissance et langage, un montage qui permettrait une certaine réciprocité mais qui n'est pas de complétude.

Ce qui complique tout de suite les choses tout en les simplifiant quand même aussi, c'est que Lacan nous dit juste après, qu'il n'y a pas d'autre appareil que le langage « c'est comme ça chez l'être parlant la jouissance est appareillée au langage ».

Cette notion d'appareil n'est pas sans évoquer pour moi le montage de la pulsion dans le séminaire des *Quatre concepts*. Ici dans *Encore* c'est d'une façon analogue

qu'il nous faut supposer comme nécessité logique, un appareillage, un appareil qui est le langage lui-même.

(Je poursuis avec une nouvelle formule)

« La réalité » – c'est-dire le fantasme – « est abordée avec les appareils de la jouissance ». C'est ce que nous dit Freud, rappelle Lacan, et ces appareils de la jouissance sont à mon sens des appareils langagiers de la jouissance. Je m'appuie ici, sur la conférence de Lacan faite à Milan le 3 février 1973, « La Psychanalyse, dans sa référence au rapport sexuel » dans laquelle il insiste pour qualifier la découverte des pulsions partielles par Freud comme un franchissement, une découverte importante.

Je cite ce que Lacan a dit à Milan :

« Qu'est-ce que veut dire le mot pulsion partielle ? Ce n'est pas un instinct, ce n'est jamais un instinct comme on l'a traduit ». « C'est une dérive : *Trieb* »

« Ça veut dire au moins ceci : que pour un certain nombre de jouissances – celle de bouffer, de chier, de boire ou de jaspiner justement (...) ; ça s'est dérivé, c'est infléchi, c'est pris comme substitut, pour dire le mot, à une autre jouissance qui est justement la jouissance sexuelle. S'il y a une découverte, un pas-clef dans ce qu'apporte Freud, c'est ça. »

Quelques lignes plus loin dans cette même conférence, Lacan ajoute ceci : « Jouir d'un corps comme tel, c'est quelque chose qui est semble-t-il, la propriété de l'être parlant... Il jouit...disons il joue – parce que je ne vois pas pourquoi je n'utiliserais pas des équivoques qui sont précieux dans ma langue. (...) Cette façon de... qui joue entre le joué et le joui, entre les corps, c'est quelque chose aussi qui vient se substituer, fournir le parallèle, l'équivalent de ce qui s'appelle chez l'être parlant la jouissance sexuelle ».

Dans la leçon que nous lisons ce soir, Lacan donne aussi, au détour d'une phrase, une définition ramassée de la jouissance : « La jouissance vient à celui qui parle ». À Milan il avait déjà rappelé devant un auditoire peut-être un peu moins averti que son public habituel, que dans la parole la plus courante, celle qui communique quelque chose, la jouissance est présente, ajoutant que « si la parole c'est de la jouissance, c'est de la jouissance qui a un certain rapport avec la jouissance sexuelle ».

Dernière formule dans cette leçon qu'il me paraît important de citer concernant la jouissance : « le langage, s'éclaire sans doute de se poser comme appareil de jouissance. » C'est ce que nous venons de voir. « Mais inversement, la jouissance aussi : peut-être qu'en elle-même aussi, elle montre qu'elle est en défaut, que pour que ça soit comme ça, il faut quelque chose de son côté, qui boîte. »

La jouissance appareillée au langage est en défaut, c'est-à-dire que le langage n'épuise pas le réel.

Mais dans cette dernière formule Lacan en dit un peu plus, je souligne : « il faut quelque chose du côté de la jouissance qui boîte ». Cela ne va pas de soi de dire une chose pareille, ce n'est pas facilement entendable, encore moins aujourd'hui

qu'en 1973. Pourtant, il y a la nécessité logique d'une perte, celle qui permet de rendre l'Autre habitable.

Enfin j'ajoute sans commenter plus cette dernière assertion de Lacan qui se déduit des formules précédentes : la réalité est abordée par les appareils de la jouissance, par le langage, la jouissance n'est pas antérieure à la réalité.

Conjonction des discours d'Aristote et de Freud :

Lacan se réfère à plusieurs reprises dans cette leçon aux travaux d'Aristote et de Freud, principalement à propos du plaisir, y cherchant ici des points d'appui dans son travail de définition de la jouissance. Des anciens discours d'Aristote et de Freud, Lacan extrait certains mots, les usant jusqu'à la corde. Et ce faisant dit-il : « On serre, ce à quoi ils servent ».

Qu'est-ce que Lacan en attend ? Pourquoi se tracasse-t-il ainsi ? Il cherche un éclairage, Il interroge, nous dit-il, comment pourrait s'épingler, de se traverser l'un l'autre, chez Aristote et Freud, la question du plaisir. Cet épinglage permet à Lacan de nommer jouissance ce qui se traduit souvent au moins en français, par plaisir, dans les textes d'Aristote et de Freud.

Chez Aristote : Lacan repère que la satisfaction qui se soutient du langage surgit des universaux, du Bien du Vrai, du Bon. C'est un discours de maîtrise. À écrire le verbe être comme vous voulez. cf. « Tous les hommes sont mortels ». (Maîtrise, *M'étrise*).

« L'univers, c'est là où dire tout réussi » ... Ou croit réussir. Puisque tenter de dire tout, échoue, c'est un leurre qui n'épuise pas le réel. (Ce qui nous renvoie à la première phrase de la leçon : « tous les besoins » ...)

Il y a faute chez Aristote nous dit Lacan, faute à une certaine jouissance, cette jouissance appareillée au langage, la jouissance phallique. Aristote a beaucoup écrit, pourquoi se tracassait-il ainsi, se demande Lacan ? Peut-être en savait-il quelque chose de cette jouissance comme boiteuse ? C'est une faute d'Aristote au sens de la non prise en compte du Réel, car pourtant ça rate, ça dérive dans ce qu'il vise, à savoir le bien, le bonheur, cet idéal de totalité et de perfection.

Chez Freud : Reprise une nouvelle fois dans *Encore* par Lacan des difficultés que pose le principe de plaisir tel que Freud l'énonce. Une nouvelle fois, parce que Lacan avait déjà souligné cette difficulté l'année précédente, lors de la première leçon du séminaire *Le savoir du psychanalyste*. Je cite : « Le plaisir consiste à baisser la tension. Mais qu'est-ce que c'est cette tension ? Si ce n'est le principe même, de tout ce qui a le nom de jouissance ? De quoi jouir, sinon de ce qu'il se produise, une tension ? Le principe de plaisir tel que Freud l'énonce, est en vérité un principe de déplaisir. »

Ainsi le principe de plaisir dont la finalité serait d'abaisser la tension, ça ne tient pas vraiment, ce serait une fiction empruntée au modèle thermodynamique du dix-neuvième siècle nous dit Lacan. Pour Lacan, Freud n'a sans doute pas pu formuler

les choses autrement que d'une façon convenable, entendable pour son époque. Mais très certainement il en savait un peu plus, d'abord parce qu'il a découvert comme le rappelait Lacan à Milan, les pulsions partielles et la satisfaction associée, satisfaction renommée jouissance par Lacan. Et puis l'apport freudien sur la question de la jouissance c'est aussi et surtout, comme vous le savez, l'au-delà du principe de plaisir, la jouissance est affaire de répétition et de ratage, elle s'accroche à ce qui rate. « L'au-delà du principe de plaisir », se termine d'ailleurs par cette phrase du poète Rückert, « ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. »

Chez Aristote, nous dit Lacan, « nulle peine n'a besoin, par exemple, de précéder le plaisir de voir. »

(Difficile d'approcher ce qu'Aristote entend précisément par plaisir, néanmoins je peux quand même donner quelques citations tirées de *l'Éthique à Nicomaque* Livre X) :

« Du plaisir, la forme en est parfaite à n'importe quel moment ». Le plaisir n'est ni l'effort, ni le mouvement, la nature du plaisir est d'être un tout. Activité et plaisir sont indissociables, mais distincts, ainsi « le plaisir achève l'acte, mais comme une sorte de fin survenue de surcroît ». Lacan, en fin de leçon, cite un passage de *l'Éthique à Nicomaque*, dans lequel Aristote donne des exemples de plaisir : plaisir de voir qui est le plaisir suprême, plaisir d'entendre, ou de sentir. Ces plaisirs sont des plaisirs élevés dans la hiérarchie qu'en donne Aristote, et il est frappant que les exemples ici donnés nous renvoient aux objets pulsionnels. Cela retient l'attention de Lacan qui affirme ainsi, presque en passant au détour d'une phrase, qu'Aristote, quand il évoque le plaisir, se réfère à la jouissance ce qui permet à Aristote de distinguer clairement le plaisir, (soit à suivre Lacan la jouissance), de la satisfaction des besoins.

Je cite cette phrase un peu difficile à suivre dans sa construction : « Comme le plaisir de cette façon non douteuse, ce qui lui paraît le plus sûr, à se référer à la jouissance, ni plus ni moins ; il pense sans aucun doute, que c'est là quelque chose (le plaisir) qui ne peut que se distinguer du besoin, ces besoins dont je suis parti dans ma première phrase. » Ainsi, deux pôles s'opposent, jouissance d'une part, et satisfaction des besoins par les mouvements du corps d'autre part.

Il semble donc dans la leçon qui nous occupe que Lacan, en reprenant la question du plaisir chez Aristote, y trouve appui pour avancer un peu plus sur les contours qu'il souhaite donner à propos de la jouissance.

Jouissance et non-rapport sexuel :

Pour Lacan, la parole c'est de la jouissance, et il ajoute même que, à la différence du rapport sexuel, le rapport « de la jouissance à l'endroit du langage est sûr et certain ». Et que tout chez l'être parlant de ce qui est jouissance est dévié au sens de toutes ces variations de jouissance qui se centrent sur la jouissance sexuelle. Et

c'est justement en cela que la jouissance sexuelle est en quelque sorte détachée du rapport.

C'est pourquoi, il est « rare que la jouissance sexuelle puisse établir un rapport ». Et ceci, pour Lacan, ne s'énonce ni d'une théorie ni d'une conception du monde mais de la pratique de la psychanalyse :

Si la jouissance sexuelle permettait d'établir un rapport « il n'y aurait pas tant de gens qui viendraient nous voir pour nous parler très précisément de ce rapport qui justement n'existe pas ».

Lacan rappelle dans la conférence de Milan de février (dont je viens de vous lire quelques extraits) que ce qu'il recherche c'est un usage scientifique du langage. Un usage qui « permettrait ce rapport sexuel, s'il existe, de l'inscrire ». Car c'est cela qui importe pour Lacan puisque « ce qui ne peut s'inscrire en mathématiques peut toujours – c'est dû au statut de ce qui s'exprime dans le langage – être mis en suspens ».

Enfin Lacan, toujours à Milan, fait la remarque suivante qui nous intéresse : « Et au moins jusqu'à présent, ajoute Lacan. Il n'y a pas de rapport inscriptible qui puisse se formuler ».

Jusqu'à aujourd'hui, le rapport sexuel reste impossible à écrire. (À souligner ici en référence aux nombreux échanges et propositions théoriques de ces dernières années sur cette question au sein de notre association, notamment à propos de Nora et James Joyce).

La jouissance qu'il ne faudrait pas :

Il y a dans cette leçon une démonstration d'un genre un peu inédit : une mise en acte de la logique du dire, du *pas-tout*. Et c'est un passage virtuose qui ne peut que nous déplacer à la lecture de la retranscription de ce que Lacan nous dit. Et on peut le relire, encore et encore, et s'y perdre à nouveau. Je vais en reprendre les principaux développements un peu vite, pour rester dans les temps :

Il y a tout d'abord cette jouissance qu'il faut, qui relève du commandement de l'instance phallique et de la logique des universaux. Comme vous le savez sûrement, parce qu'il l'a déjà relevé et utilisé ailleurs, Lacan s'empare ici d'une équivoque qui vient à point nommé, celle du « il faut », qui est la conjugaison de la troisième personne du singulier au présent de l'indicatif du verbe falloir, aussi bien que du verbe faillir. Le verbe faillir, je le souligne au passage, que Jean Brini propose d'écrire avec ph : *phaillir*.

Cette jouissance qu'il faut est une jouissance qui défaille, une jouissance qu'y faut, puisque nous sommes des êtres parlants qui n'avons pas de rapport direct à l'objet. Une jouissance qui échoue, qui faut à être toute. Cette jouissance appareillée au langage ne convient pas puisque du fait de l'exercice de la parole, le rapport sexuel n'est pas. La jouissance phallique est donc faillible.

La jouissance qu'il faut / qu'y faut, est ainsi à traduire, nous dit Lacan, « à ce qu'il y ait la jouissance qu'il ne faut pas. »

Ainsi « Il se produit de la jouissance qu'il ne faudrait pas. Et c'est là le corrélat de ce qu'il n'y ait pas le rapport sexuel ; et c'est le substantiel de la fonction phallique. »

« La jouissance qu'il ne faudrait pas », Lacan met la proposition au conditionnel, ce qui suggère que s'il n'y avait pas cela, ça irait mieux.

(cf. Conférence de Milan : « Pour l'animal ça doit tourner rond. En effet ça a l'air de marcher... les saumons montent très très loin dans les fleuves tout ça pour faire l'amour (...) Qu'est-ce que ce serait bien si c'était comme ça chez les hommes. »)

On peut alors supposer logiquement qu'il y a une autre jouissance, puisque la jouissance phallique faillit à être toute. C'est d'ailleurs ce qui cliniquement s'observe : il y a une autre jouissance, celle sur laquelle la femme ne dit mot, peut-être parce qu'elle ne la connaît pas et n'en a aucune idée. Mais en tout cas, ajoute Lacan, c'est celle qui la fait *pas-toute*.

Cette jouissance qu'il ne faudrait pas, demande Lacan, « comment exprimer ce qu'il ne faudrait pas à son propos ? » :

Sinon par ceci : « s'il n'y en avait une autre que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là. »

Mais Lacan le martèle, il n'y en a pas d'autre que la jouissance phallique. Sinon, on pourrait logiquement imaginer qu'il pourrait y avoir par exemple deux jouissances phalliques, une première et une complémentaire, ce qui reviendrait à faire de ces jouissances phalliques additionnées un tout qui ne faillirait pas à tout dire.

Donc ce début de proposition : s'il y avait une autre jouissance que la jouissance phallique est une proposition fausse, il est alors possible en logique (implication matérielle) de déduire de cette proposition, aussi bien le vrai que le faux. Il est donc faux qu'il puisse y avoir une autre jouissance que la jouissance phallique et cependant « le couperet n'en tombe pas moins sur il y a celle-là, qui n'est pas l'autre, celle dont nous sommes partis. »

Et Lacan ajoute enfin qu'il faut que celle-là soit fautive de l'autre. « C'est toute une métaphysique », nous dit Lacan, « car c'est la fautive de l'être que le non-être ne soit pas ! » Et la jouissance phallique, Lacan dit qu'elle ferait mieux de se taire, mais ce n'est pas ce qu'elle fait, elle parle, refoule et parle d'autre chose. « C'est utilitaire, nous dit Lacan, ça vous rend capable de servir à quelque chose. Mais fautive de savoir jouir autrement, qu'à être joui, ou joué puisque c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. »

Pour conclure, quelques mots encore :

Ce que je viens de reprendre rapidement du travail d'élaboration de Lacan dans cette leçon, Lacan l'a énoncé il y a tout juste cinquante ans. Il s'est lui-même appuyé sur des discours antérieurs parfois très anciens, comme celui d'Aristote, que l'on ne peut guère comprendre, nous dit-il, ce qui ne nous empêche pas

cependant de le lire. Lacan s'est servi de ces discours dans la mise œuvre de sa logique, du dire et du *pas-tout*. Il a pour cela usé de vieux mots, nous indiquant que ces vieux mots qui ont traversé les siècles, il s'agit de penser à quoi ils servent et ce qu'ils serrent. C'est la façon dont Lacan se sert de l'utilitarisme. Et cela peut nous aider aussi, ça nous sert. Nous sommes sensibles à cela aujourd'hui, reprenant les dires de Lacan sur ce point : « La culture c'est justement ça, d'ancien, n'est-ce pas, que nous n'avons plus sur le dos que comme une vermine, parce que nous ne savons pas qu'en faire, sinon nous en épouiller. Moi je vous conseille de la garder, parce que ça chatouille, parce que ça réveille. Ça réveillera vos sentiments qui tendent plutôt à devenir un peu abrutis sous l'influence des circonstances ambiantes ». La vermine donc, comme un point de Réel qui nous tient éveillés. Lacan, on l'entend dans cette leçon, suppose qu'il y avait chez Aristote et chez Freud, des embarras qui les mettaient au travail et que c'est ça qu'il retient et que nous retenons aussi, que nous retravaillons. De même bien sûr qu'aujourd'hui, le tracas de Lacan nous retient et nous sert.

Cinquante ans depuis le séminaire *Encore*, bien des choses ont changé, pour n'en citer que quelques-unes : notre rapport à la jouissance, aux jouissances qui sont souvent positivées, notre rapport au sexuel. La jouissance sexuelle est-elle devenue une jouissance comme une autre ?

Et plus spécialement à propos de cette leçon, je me suis demandé, au regard de la jouissance qui se supporte du langage, que pouvons-nous dire de la communication numérique ? Vous avez tous entendu ces patients en séance qui racontent une dispute banale de couple : « Il m'a dit ça, j'ai répondu ceci etc... » et vous vous apercevez qu'il s'agit d'échanges de *SMS*. Lors de ce type d'échanges on peut supposer une jouissance qui se supporte du langage mais pas de l'exercice de la parole. Alors de quelle mise en jeu du corps s'agit-il ?

Autre point que je voulais évoquer : quelle relation entretenons-nous avec l'expression « rapport sexuel ». Nous nous sommes posés la question en cartel, quelle est l'histoire de cette expression ? C'est en tout cas une expression marquée par le côté scientifique de l'affaire, celui du rapport en mathématique (fraction, rapport entre deux grandeurs).

Il y a cependant une certaine crudité dans cette expression-là. Je me souviens que lors de l'étude précédente du séminaire *Encore* à l'A.L.I. en 2009, Monsieur Melman avait qualifié cette énonciation d'impudique. (Peut-être faudrait-il chercher les conditions d'écriture de ce rapport sexuel, en parler ce serait déjà un dire en excès comme lorsqu'on parle du phallus ?)

Mes collègues de cartel ont évoqué à propos de cette énonciation impudique, la crudité d'un éclairage scialytique qui ne laisse rien dans l'ombre. Le discours social actuel nous a conduit à passer du sexe anatomique au sexe social et à la question du genre. Les théories du genre ont dénigré toute pertinence au discours antérieur, scientifique, psychanalytique sur la question du sexuel. Peut-être est-ce à entendre comme une réponse défensive, face à cet éclairage sans ombre du rapport sexuel comme objet scientifique d'étude ? Un éclairage qui ne laisserait

rien dans l'ombre, excluant ainsi toute question de l'ordre de la subjectivité qui va donc se frayer d'autres chemins.

Enfin, dernière remarque : Lacan indique rapidement en fin de leçon que s'il n'y a pas de rapport sexuel comme il le dit, et il y a une façon mâle et une façon femelle de le rater. Pourquoi est-ce que ça rate ? Si on se souvient de ce que le discours analytique nous apprend, la question de l'objet est centrale. Le rapport sexuel rate, c'est « objectif », « parce que c'est l'essence de l'objet, le ratage ».

Cependant il y a tout de même des façons qui sont plus coûteuses, plus névrotiques de rater ce rapport sexuel. Et à ce propos, le mouvement *MeToo* qui infiltre la vie de nombreux couples actuellement, n'est sans doute pas une façon réussie de rater le rapport sexuel.